

## *Snow Baby* : éléments d'un récit colonialiste

Paul Edwards

Volume 15, Number 1, Spring 2024

1, 2, 3... regarde ! La photo, le livre, l'enfant  
1,2,3... Look! Photography, the Book, and the child

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1113723ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1113723ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Groupe de recherches et d'études sur le livre au Québec

ISSN

1920-602X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Edwards, P. (2024). *Snow Baby* : éléments d'un récit colonialiste. *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, 15(1), 1–27. <https://doi.org/10.7202/1113723ar>

Article abstract

This article examines the children's book as a colonialist image-text through two contextualised case studies. Robert Peary is well known in the US for having been the first to reach the North Pole (1909). In this chapter the focus will be on his wife Josephine Peary (1863-1955) and her two photographically illustrated children's books *The Snow Baby. A True Story with True Pictures* (1901) and *Children of the Arctic* (1903). These autobiographical accounts of Greenland expeditions undertaken with her husband and baby daughter (born in Greenland in 1893) met with commercial success and were often reprinted, thus testifying to their ideological appeal. Image and text together allowed Josephine Peary to construct a public image of herself as an explorer and a "good mother", yet this is achieved within rhetorical strategies of colonialist perspectives which stigmatise the racialised Inuit population living in North Greenland.



## SNOW BABY : ÉLÉMENTS D'UN RÉCIT COLONIALISTE

Paul EDWARDS  
Université Paris Cité

### RÉSUMÉ

Cet article est consacré au livre pour enfants comme récit colonialiste. Robert Peary est célébré aux États-Unis pour avoir été le premier à atteindre le pôle Nord (en 1909). Ici, on s'intéressera plutôt aux productions de sa femme Josephine Peary (1863-1955), autrice de deux livres pour enfants illustrés par la photographie, *The Snow Baby. A True Story with True Pictures* (1901) et *Children of the Arctic* (1903), deux récits autobiographiques de ses voyages au Groenland, en compagnie de son mari et de sa fille (qui y naquit en 1893), qui ont connu un très large succès et de nombreuses rééditions, ce qui témoigne de leur attrait idéologique. Les photographies et les textes permettent à Josephine Peary de se construire une identité publique de femme exploratrice et de « bonne mère », mais ils stigmatisent la population racisée qu'elle prend pour objet, en l'occurrence les Inuits du nord du Groenland.

### ABSTRACT

This article examines the children's book as a colonialist image-text through two contextualised case studies. Robert Peary is well known in the US for having been the first to reach the North Pole (1909). In this chapter the focus will be on his wife Josephine Peary (1863-1955) and her two photographically illustrated children's books *The Snow Baby. A True Story with True Pictures* (1901) and *Children of the Arctic* (1903). These autobiographical accounts of Greenland expeditions undertaken with her husband and baby daughter (born in Greenland in 1893) met with commercial success and were often reprinted, thus testifying to their ideological appeal. Image and text together allowed Josephine Peary to construct a public image of herself as an explorer and a "good mother", yet this is achieved within rhetorical strategies of colonialist perspectives which stigmatise the racialised Inuit population living in North Greenland.

### Mots-clés

Peary, illustration photographique, colonialisme, autobiographie, livre pour enfants.

### Keywords

Peary, photographic illustration, colonialism, autobiography, children's books.

L'objet d'étude du présent article est la littérature de voyage pour enfants, illustrée par la photographie<sup>1</sup>. Cette sous-catégorie de la photolittérature est sortie de l'ombre en 1999 avec *From the Mundane to the Magical. Photographically Illustrated Children's Books* de Mus White, une bibliographie commentée et illustrée comportant plus de 1400 entrées. Dans son introduction, White offre un panorama du corpus mondial de 1854 à 1945, en précisant l'évolution des techniques de reproduction ainsi que les sujets les plus populaires, puis elle démontre, en analysant plusieurs ouvrages, que si la photographie semble particulièrement apte à illustrer les récits de voyage, c'est surtout la cohérence entre le texte et l'image qui est importante lorsqu'il s'agit de faire passer un message (politique, notamment)<sup>2</sup>. Quant aux albums photo-illustrés publiés en langue française et destinés à la jeunesse, Laurence Le Guen en commente une bonne sélection en 2022 dans *Cent cinquante ans de photolittérature pour les enfants*, permettant au lecteur francophone d'apprécier l'étendue de ce corpus sous-étudié, et d'y découvrir nombre d'ouvrages consacrés à des pays étrangers.

David Martens propose de distinguer deux sortes d'ouvrages : le « portrait de pays » et le récit de voyage. Dans le premier, la description prime, dans le deuxième, l'itinéraire l'emporte<sup>3</sup>. Le « portrait de pays » semble particulièrement bien choisi pour un grand nombre d'ouvrages publiés en série qui partagent un même mode opératoire : en dressant le portrait d'un enfant en particulier, qui sert de guide, d'ami ou de personnage principal, l'auteur esquisse le portrait d'un territoire étranger dans son ensemble, tel qu'il est vécu par les enfants et les adultes du pays. Dans les mots de Martens, ces ouvrages « ont recours au topos de l'enfant-miroir du lecteur<sup>4</sup> ».

Il est utile d'évoquer ce cadre d'approche — qui est aussi une formule à succès pour les écrivains et les maisons d'édition d'après-guerre —, car les deux ouvrages que nous allons étudier proviennent du tout début du xx<sup>e</sup> siècle et donnent à voir non seulement une photolittérature non encore touchée par la photographie « humaniste » ou par l'agenda des Nations Unies, mais aussi une configuration du récit de voyage qui infléchit de manière intéressante le « portrait de pays ».

Le personnage principal sera une petite Américaine (le « *snow baby* »), et un aperçu du Groenland nous sera donné par une perspective extérieure, et non

selon la perspective intérieure que pourrait offrir le témoignage d'une Inuite. Les textes que nous allons lire signalent les différences entre les Groenlandais et les Américains, plus qu'ils n'exposent les « éléments de la vie quotidienne [...] communs à l'ensemble de l'humanité et qui pourront ainsi parler à un jeune lecteur occidental<sup>5</sup> ». La photographie dite « humaniste » et l'idée selon laquelle tous les humains vivent les mêmes expériences (naissance, enfance, jeux, amour, labeur, vieillesse, et ainsi de suite), sans que soient pris en compte le contexte sociopolitique ou les discriminations, sont des perspectives qui se sont imposées après la Deuxième Guerre mondiale, dont l'exposition *The Family of Man* est la célèbre icône<sup>6</sup>. Bien que née au Groenland, Marie, en grandissant, affirmera son identité américaine, comme nous allons le voir. Un contre-exemple du « portrait de pays » classique, formaté, humaniste, sera donc proposé ici, puisqu'il s'agit avant tout de dresser un portrait de l'identité américaine, avec ses valeurs domestiques et son niveau de vie, se détachant d'un arrière-plan groenlandais. Le genre connaît ces deux tendances, identitaire ou humaniste, cette deuxième étant marquée par l'après-guerre<sup>7</sup>, et la première, aux États-Unis, par Theodore Roosevelt et le culte de la virilité (*cult of masculinity*). Ici, une femme trouve un moyen d'écrire en adaptant un genre stéréotypé, en louant les exploits de son mari et plus encore la relation mère-fille.

Pour les Nord-Américains, Robert Peary est un personnage historique célèbre. Il a ses musées et ses monuments<sup>8</sup>, car il est connu pour avoir le premier atteint le pôle Nord en 1909, après plusieurs tentatives infructueuses pendant une vingtaine d'années, chacune aboutissant à un rapport de mission, un récit d'exploration, des conférences, des articles, des histoires pour enfants publiées dans des revues ou dans des livres, souvent illustrés de dessins ou de photographies. Ces récits ont été écrits par la famille Peary, d'autres encore par des membres de l'équipage. Chaque mission peut être reconstituée en croisant les témoignages et les papiers personnels qui ont été conservés. Leurs livres pour enfants font donc partie d'un bien plus large ensemble de publications destinées à différents publics : le gouvernement et la marine qui confient à l'officier Peary ses missions (cartographe du nord du Groenland, par exemple<sup>9</sup>), les mécènes du Peary Arctic Club qui les financent, le grand public anglophone (puis francophone) qui s'intéresse aux récits d'exploration, les lectrices des journaux féminins (*The Home Queen*), puis les familles qui cherchent des livres pour enfants sur le thème des voyages lointains. Cet

article est consacré à deux livres pour enfants dont les histoires se situent au Groenland, écrits par Josephine Peary et, en partie, par sa fille : *The Snow Baby. A True Story with True Pictures* (1901) et *Children of the Arctic* (1903).

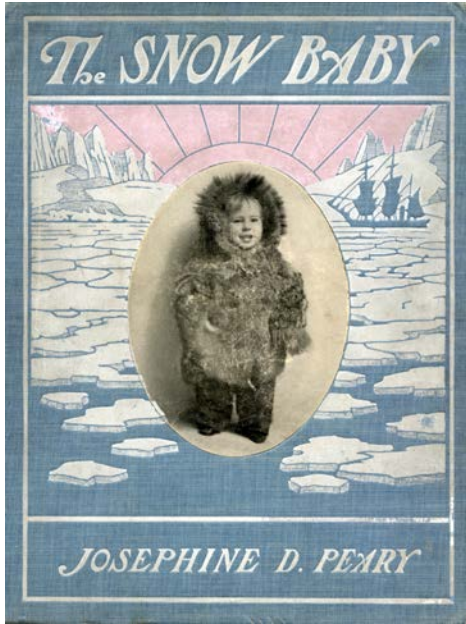


Figure 1. Josephine Diebitsch Peary, *The Snow Baby. A True Story with True Pictures*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1901, couverture.

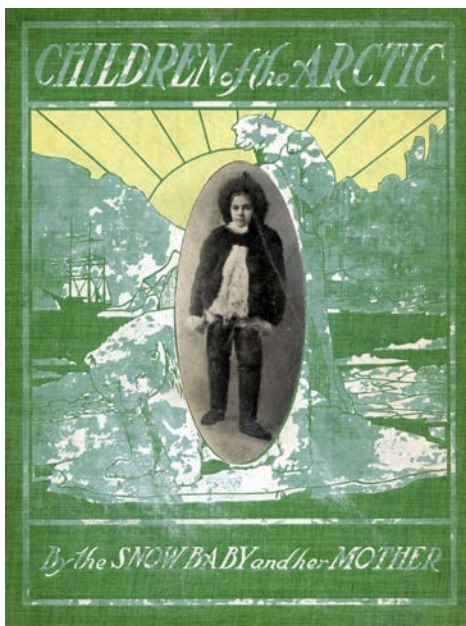


Figure 2. Josephine Diebitsch Peary et Marie Ahnighito Peary, *Children of the Arctic, by the Snow Baby and Her Mother*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1903, couverture.

## Rapport de force

À l'époque des expéditions de Peary, le Groenland était administré par le Danemark, mais la population plus au nord n'avait pas de contact avec le monde extérieur, ce qui la rendait vulnérable lors de sa rencontre avec les explorateurs nord-américains. Les Inuits, en effet, manquaient de matières premières telles que le fer et le bois, et Robert Peary se félicite alors des « dons » qu'il leur fait :

Madame Peary distribua des ustensiles de cuisine aux femmes du village, qui en furent ravies [...] elles reçurent aussi un butin inestimable envoyé par des amis attentionnés de l'expédition vivant à Philadelphie, sous forme de bois, couteaux, bouilloires en fer, et ainsi de suite... des trésors d'une valeur inouïe dans l'esprit des Esquimaux. [...] Pour eux, quelque chose d'aussi ordinaire qu'un bout de bois était aussi inaccessible que la lune pour un enfant capricieux qui crie pour l'avoir. Doit-on s'étonner que dans de telles circonstances un homme m'ait offert ses chiens, son traîneau et toutes ses fourrures rien que pour une planche de bois pas plus haute que lui ; ou qu'un autre m'ait offert sa femme et ses deux enfants pour un couteau brillant ; ou encore qu'une femme m'ait offert tout ce qu'elle possédait rien que pour une aiguille<sup>10</sup>?

Le rapport de pouvoir était en faveur de Robert Peary, à cause des outils et des fournitures qu'il pouvait échanger contre le labeur et les chiens des Inuits : fusils, couteaux en fer, aiguilles en fer, conserves, et ainsi de suite. Ce rapport de force inégal conditionne tous les échanges sociaux entre les explorateurs et la population autochtone. Ces échanges peuvent donc être qualifiés de colonialistes, même s'il n'était pas possible pour l'Amérique du Nord de conquérir le Groenland et d'en faire une colonie.

Du rapport officiel aux histoires pour enfants, la description que les Peary font du voyage sur les terres des Inuits est un exercice littéraire d'écriture exotique, quel que soit le genre : il s'agit toujours d'une aventure où un terrain hostile est conquis par un héros qui reste calme face au péril. Selon le critique Martin Green, l'aventure est le « mythe énergisant » de l'empire<sup>11</sup> et, de l'avis du critique Sean Willcock, les « romans impérialistes », les journalistes (de

guerre) et les magazines pour garçons (tels que *The Boy's Own Paper*, hebdomadaire britannique, 1879-1967) puisent dans un fonds commun de tropes littéraires qui subliment la violence coloniale<sup>12</sup>. Une certaine idée de la masculinité est véhiculée par ces tropes — valeurs militaires, stoïcisme, sens pratique, courage et force physique —, d'où l'intérêt particulier d'étudier la manière dont une femme écrivaine arrive à se situer dans cette tradition.

Les livres des Peary suivent en partie la logique de l'orientalisme tel que défini par Edward Saïd. Pour reprendre une version adaptée de la définition dite « générale » de l'orientalisme énoncée par Saïd : les différents récits des aventures reconduisent « une pensée qui se fonde sur la distinction ontologique et épistémologique<sup>13</sup> » entre l'Occident et — ici — le monde polaire. Il est donc possible de forger le concept d'« orientalisme polaire », si l'on substitue à l'imaginaire de l'Orient celui des régions arctiques. La « deuxième qualification » de l'orientalisme d'après la définition de Saïd est que « les idées, les cultures, les histoires ne peuvent être comprises ni étudiées sérieusement si leur force, ou plus précisément les configurations de pouvoir ne sont pas étudiées en même temps<sup>14</sup> ». C'est précisément ce rapport de force entre les Nord-Américains et les Inuits qui rend les deux livres pour enfants intéressants à analyser.

## Voyage en famille

Pour cette analyse, je m'appuie sur le fonds d'archives de la famille Peary qui se trouve à la Maine Women Writers Collection de la University of New England à Portland dans le Maine. Le fonds s'intéresse aux productions écrites et visuelles de Josephine Peary et de sa fille Marie Ahnighito Peary, toutes deux écrivaines semi-professionnelles et photographes amateurs. Si leur production se focalise de manière attendue sur la trajectoire de Robert Peary, sa particularité réside dans l'importance accordée à l'aspect familial des expéditions.

Pour certains de ses voyages, au début des années 1890, Robert Peary fut accompagné de sa femme et de sa fille. Josephine Peary publia le carnet de son premier voyage (*My Arctic Journal*), puis ses deux livres pour enfants illustrés de photographies qui connurent au moins 10 retirages. Marie Peary

écrivit des histoires pour enfants, une autobiographie (*The Snowbaby's Own Story*) et une biographie de son père, et elle traduisit *The Snow Baby* en français en 1913 (*La Snow Baby*, publié en 1927 aux États-Unis<sup>15</sup>). Toutes les deux tinrent à jour leur journal intime et les ouvrages publiés se fondent sur leurs écrits privés, aujourd'hui documents d'archives.

L'histoire du *Snow Baby* s'appuie sur les troisième, quatrième et cinquième expéditions de Robert Peary, entre 1893 et 1897. Josephine Peary est enceinte à son départ, et ce premier livre raconte la naissance de Marie Peary (le 12 septembre 1893) au Groenland et présente des généralités sur les Inuits et leur mode de vie. Il relate la vie de tous les jours de la famille Peary, puis le retour aux États-Unis en août 1894 de Josephine avec son bébé, accompagnés d'une fille inuite de 12 ans qui leur sert de domestique, et que la famille appelle « Miss Bill ». Après un an passé à Washington D.C., séjour qui lui aurait déplu, « Miss Bill » rentre au Groenland (le 3 août 1895). L'histoire passe ensuite à l'enlèvement de deux grandes météorites ferreuses durant l'été 1895, au voyage de la famille jusqu'à l'American Museum of Natural History à New York, puis à son retour à « *Snowland* », le « Royaume des Neiges », en 1897 pour s'emparer de la troisième et plus grosse des météorites, et à la rentrée triomphale des Peary en septembre 1897.

*Children of the Arctic* reprend le fil de l'histoire : Francine, la petite sœur de Marie, meurt (août 1899), un an après le départ de Robert au Groenland (juillet 1898). Son navire étant coincé dans la glace, Josephine et Marie partent avec l'équipe qui doit aller le secourir en juillet 1900. Leur bateau (le *Windward*) devient lui aussi prisonnier des glaces, et l'histoire raconte la vie à bord, les parties de chasse (narvals, morses, ours blancs, phoques), auxquelles Josephine Peary participe, au péril de sa vie<sup>16</sup>, et leurs escales, alors qu'elles tentent de rejoindre Robert. Le récit alterne entre la narration de Josephine et les extraits du journal intime et de la correspondance de Marie jusqu'à ses neuf ans — et Marie cosigne le livre.

La structure des deux livres pour enfants montre au lecteur que le projet de Josephine Peary est d'apprendre à écrire à sa fille en y intégrant ses lettres. Marie publiera effectivement une demi-douzaine d'ouvrages de fiction et de non-fiction (ses journaux intimes, qui sont volumineux, demeurent inédits). Les archives Peary confirment que le premier journal de Marie était écrit par



sa mère, puis par elle-même dès l'âge de six ans ; ensuite, à neuf ans, Marie commença à taper ses textes à la machine. Les archives révèlent aussi que les livres pour enfants étaient une réécriture des carnets de Marie par Josephine, et non de ceux de Josephine elle-même, dont les entrées sont souvent succinctes (son petit agenda est imprimé avec trois jours sur chaque page, ne lui laissant que peu de place pour écrire). Les archives de Josephine Peary prouvent également qu'il s'agissait d'asseoir une version patrimoniale des faits, c'est-à-dire une image positive de la famille qui deviendra la légende familiale pour les générations à venir. Sont alors écartés les scandales et controverses, et tout ce qui pourrait troubler Marie. Josephine rend compte de façon enfantine et toujours positive des aventures polaires, ce qui lui est également utile lorsqu'elle donne des conférences publiques pour financer les expéditions de son mari<sup>17</sup>.

Les livres pour enfants de Josephine Peary sont lacunaires, surtout en ce qui concerne la vie de son mari. Une autre histoire est racontée par des témoins de l'époque. Un historien canadien, Kenn Harper, est allé interviewer un survivant inuit en 1967, entretien publié dans *Give Me My Father's Body : The Life of Minik, the New York Eskimo*, et il reproduit le témoignage de Minik<sup>18</sup>. On apprend que les Inuits cachaient leurs meilleures fourrures et pièces en ivoires pour ne pas avoir à les leur donner. Grâce aux recherches menées par Harper et sa transcription plus fidèle des noms propres, et aux autres récits de l'époque, il est possible de reconstituer la vie des Inuits et celle des Peary à l'époque des deux livres pour enfants.

Selon les récits des autres membres de l'équipage, à partir de 1898 environ, Robert était adultère : il eut deux enfants avec une Inuite<sup>19</sup> qu'il fréquentait alors qu'elle avait environ 14 ans. Josephine découvrit la vérité, mais elle fit en sorte que Marie ne l'apprenne jamais, malgré l'amitié qui liait les enfants<sup>20</sup>. Selon l'historien Kenn Harper, Robert collaborait avec l'American Museum of Natural History de New York pour organiser un trafic d'ivoire et de fourrures. Robert Peary pillait aussi les tombes<sup>21</sup>. En 1897, il vola au peuple inuit ses trois météorites géantes, alors qu'elles étaient depuis des centaines d'années sa source de fer<sup>22</sup>. La grande météorite se trouve aujourd'hui à l'American Museum of Natural History, mais rien sur place n'en rappelle le vol et toute l'exposition la concernant fut démantelée. L'historien Harper se pencha tout particulièrement sur la mort par maladie des Inuits, spécimens

vivants ramenés au musée new-yorkais par Robert, sur demande expresse de Franz Boaz en 1897.

## Éléments d'un récit colonialiste

Certains des éléments constitutifs d'un texte colonialiste (et d'un « orientalisme polaire ») se dégagent et seront étudiés dans ce chapitre : la légende (pour une illustration) qui généralise/essentialise, la photographie anthropométrique et l'ethnographie romantique (*salvage ethnography*), le mythe du bon sauvage, le racialisme environnemental (*environmental determinism*), l'omission stratégique, la mystification par la métaphore, le manque d'empathie, la transmission (à sa fille) de cette rhétorique pour écarter l'adoption des coutumes locales (« *go native* », selon l'expression américaine). Il manque toutefois aux photographies amateurs le style « pittoresque » conventionnel — style critiqué par John Ruskin au milieu du xix<sup>e</sup> siècle lorsqu'il s'agit d'une attitude principalement esthétique devant les signes de la pauvreté<sup>23</sup> —, car les illustrations s'apparentent à des photos de famille et non à des œuvres à part entière.

## Photographies, légendes et stéréotypes

Les légendes ont un effet généralisant, alors que les Peary connaissaient tous les Inuits par leur nom. Ils sont parfois nommés, mais le plus souvent les individus sont pluralisés : « *Eskimos in their strange skin boats*<sup>24</sup> », « *Eskimo family*<sup>25</sup> », ou « *They were not very clean*<sup>26</sup> », et ainsi de suite. Comme l'explique l'historienne Elizabeth Edwards,

[...] le « type » est établi par la combinaison d'un mode de représentation spécifique et d'une légende, et l'individu devient une généralité. Les légendes généralisantes [...] fonctionnent ainsi. L'approche ethnographique « classique » en propose une version plus sophistiquée où une scène générale est composée, telle que « Groupe autour d'un feu de camp » [...]<sup>27</sup>.

Un des membres de l'équipage, Frederick Cook, fut mandaté par l'American Museum of Natural History pour prendre en photo des Inuits posant nus devant un fond neutre, photos accompagnées de mesures anthropométriques, comme le rapporte Josephine Peary dans *My Arctic Journal*, pour l'entrée du 28 octobre 1891<sup>28</sup>. Certaines d'entre elles furent publiées dans les livres de Robert Peary<sup>29</sup>, qui commença à prendre des photos aussi par « amusement<sup>30</sup> » :

Pendant la saison sombre, mon travail photographique se limitait presque exclusivement aux sujets ethnographiques. Dès que mes amis inuits commencèrent à nous rendre visite, nous nous mettions en devoir de les mesurer et de les photographier. Le Dr Cook, qui, lui, était chargé de la recherche ethnographique, prit les mesures anthropométriques de soixante-quinze individus pendant l'hiver, et je pris des séries complètes de photographies de chacune de ces mêmes personnes, c'est-à-dire des portraits, ainsi que des vues de face, de profil, et de dos des modèles nus.

Je me plaçais avec l'appareil photo sur un côté du poêle, près de la cloison qui séparait l'appartement de Madame Peary de la pièce principale. De l'autre côté se tenait Matt [Henson], d'où il faisait partir le flash. Quant au Dr Cook, il faisait poser le sujet à l'autre extrémité de la pièce [...].

Il fut intéressant d'observer la pudeur et des hommes et des femmes. Au début, ils ne pouvaient comprendre la raison pour laquelle je souhaitais prendre leur photographie dans le costume d'Adam, et je ne suis pas sûr qu'ils aient jamais compris très bien pourquoi. Je leur disais que nous souhaitions comparer leur corps à celui des autres peuples dans le monde, et il ne fallut pas longtemps avant que certains d'entre eux saisissent l'idée de manière suffisamment claire pour qu'ils concluent que notre travail était au service d'une curiosité tout à fait saine et louable<sup>31</sup>.

Pas de nudité, en revanche, dans les livres pour enfants de Josephine Peary, qui s'offusque dans son journal que les Inuits se mettent nus une fois sous leur tente, même devant leurs invités. Elle participa, toutefois, aux prises de vue, aidant Cook pendant l'absence de son mari, déplaçant, mesurant,

regroupant leurs sujets pour composer des scènes d'action « caractéristiques<sup>32</sup> ». À propos de ses activités pendant l'hiver 1894, Robert Peary écrit :

[...] et lorsqu'un grand nombre d'indigènes nous rendaient visite, ce qui arriva fréquemment, il y avait toujours des renseignements utiles à apprendre d'eux, et un certain amusement à les prendre en photo.

J'ai continué à travailler sur l'enregistrement photographique, ethnographique, de la tribu, comme pendant les hivers précédents, mais maintenant que les nouveaux sujets se faisaient comparativement rares, j'avais l'occasion d'effectuer une série parallèle d'images montrant de l'action, des positions spéciales, des caractéristiques, etc.<sup>33</sup>

Le fait de considérer que la photographie peut contribuer à une étude anthropologique date des années 1850, selon l'anthropologue Frank Spencer<sup>34</sup>. Cela correspond à l'idéologie colonialiste, telle que résumée par Iskander Mydin (conservatrice au musée national de Singapour<sup>35</sup>) : la pratique de la photographie anthropologique, selon elle, se faisait à l'époque de la conquête colonialiste et de la consolidation des territoires, avec une vision de l'évolution des cultures dans laquelle le « *noble savage* », le « bon sauvage », représentait un état proche de la nature, adapté à l'environnement, technologiquement rétrograde et voué à la disparition. La *salvage ethnography* est la production d'images stéréotypiques, œuvrant à « préserver » la mémoire des ethnies avant leur disparition supposée inévitable. Ce mythe du « bon sauvage » est explicite dans le journal de Josephine Peary :

Ce pauvre peuple ignorant, totalement isolé du reste de l'humanité, a-t-il réellement bénéficié de notre contact, ou lui avons-nous seulement ouvert les yeux sur le fait qu'il manque de tout ? J'espère que ce n'est pas le cas, car je n'ai jamais rencontré de gens plus heureux, ni plus joyeux : le moment présent les occupait totalement, et, à part se nourrir et se vêtir, ils n'avaient aucun souci dans la vie<sup>36</sup>.

Elle n'intègre pas de telles considérations à son récit pour enfants, mais elle inclut une photographie montrant le premier contact des Inuits avec le phonographe, symbole de l'avancée technologique de l'Occident<sup>37</sup>.

Robert Peary rédige tout un chapitre de *Northward* sur sa description du « *Smith-Sound Eskimos* », qu'il qualifie de brave, joyeux et enfantin<sup>38</sup>. Il établit un lien fort entre le caractère des Inuits et leur habitat, selon la logique du racialisme ou du déterminisme environnemental. Il écrit qu'ils vivent :

[...] sous le stress extrême d'un environnement sauvage [...] avec des habitudes et des conditions de vie guère au-dessus de celles de l'existence animale [...] ces peuples semblent se situer près du bas de l'échelle de la civilisation [...]. L'expérience accumulée des générations leur a enseigné comment tirer le maximum des maigres possibilités offertes par leur pays stérile [...] en conséquence, ils négocient les humeurs variables de leur habitat comme d'autres les variations climatiques des latitudes plus clémentes<sup>39</sup>.

Josephine Peary ne théorise pas ainsi dans ses livres pour enfants, mais elle assimile l'esprit enfantin qu'elle croit découvrir chez les Inuits adultes aux aventures et expériences enfantines de sa fille Marie, puisque tout le récit se compose d'émerveillements successifs. Marie s'émerveille des Inuits comme les Inuits de cette fille blanche, selon le prisme de l'exotisme<sup>40</sup>. Métaphores et comparaisons contribuent à rendre ce monde merveilleux : dans le royaume appelé « *Snowland* », les icebergs sont confondus avec « *the palace of the Frost King*<sup>41</sup> » — « le palais du Roi des Neiges ».

## Ivoire et os

Il n'est pas surprenant que Josephine Peary, dans un livre pour enfants, ne fasse aucune mention du commerce de fourrures ou du pillage des ossements. Pour éviter toute polémique, et sans doute aussi pour préserver « la magie de l'enfance », tous les objets culturels mentionnés, ramenés et photographiés (collier en ivoire, jouets en ivoire ou poupée) sont des cadeaux, offerts à sa fille. Une illustration montre 18 petits jouets sculptés à partir des défenses

d'un morse, représentant en miniature des hommes, des femmes, des animaux et des ustensiles, le tout étalé harmonieusement sur fond neutre, chaque objet ayant sa légende en inuktitut et en traduction anglaise, comme dans la vitrine d'un musée ethnographique. Une autre représente un collier en perles d'ivoire (morse et narval) se terminant avec une croix chrétienne — preuve s'il en est qu'il s'agit d'un cadeau —, étalé symétriquement lui aussi sur fond neutre<sup>42</sup>.

Selon la logique colonialiste, raciale, la culture la plus forte en armes, en technologie et en science a le droit de prendre, de mettre en valeur et de révéler au monde entier ce qui l'intéresse. C'est ainsi que Robert Keely et G. G. Davis justifient la profanation de sépultures avec vol d'ossements, d'un corps momifié et de « *votive offerings* » (« offrandes votives ») :

Les crânes et autres éléments anthropologiques que nous avons eu la chance d'obtenir se sont révélés de très utiles additions à l'excellente collection qui se trouve actuellement au musée de l'Académie. [...] Chaque objet, qu'il soit le jouet d'un enfant esquimau ou une masse météorite, a sa valeur aux yeux du savant véritable, celui qui sait où chaque chose trouve sa place dans la grande économie de la nature<sup>43</sup>.

L'ambiguïté de l'expression « où chaque chose trouve sa place » suggère fortement que les biens culturels d'un peuple sont le butin légitime d'un « savant véritable », selon la logique raciale qui sous-tend tous ces ouvrages.

## Les météorites vont au musée

Josephine Peary justifie quant à elle le vol des météorites en disant « qu'en Amérique, tout le monde pourrait les voir<sup>44</sup> ». Robert Peary savait que les météorites servaient encore aux Inuits, et on lui avait même fait une démonstration expliquant comment en extraire le fer<sup>45</sup>. Il eut l'idée de présenter les météorites au musée avec un diorama montrant des Inuits à l'œuvre sur la pierre ferreuse, et il prit des photos d'eux dans des poses appropriées<sup>46</sup>. Mais, lorsqu'il revient sur cet épisode, il met systématiquement l'accent sur la désuétude de cette coutume<sup>47</sup>, sur la volonté des Inuits de l'aider<sup>48</sup>, et sur l'intérêt scientifique de la possession par un musée occidental

de ce qu'il croyait être la plus grosse météorite au monde. Josephine Peary raconte brièvement l'enlèvement des deux plus petites météorites en 1895, et reproduit les photos qui les montrent *in situ*<sup>49</sup>; en revanche, elle les présente comme des curiosités antiques, et elle s'attarde surtout à la légende qui veut que ceux qui tentent de les déplacer trouvent la mort : « La vitesse et le poids ont dû emporter le traîneau sous la glace, car ni les hommes ni les chiens n'ont pu remonter à la surface<sup>50</sup>. » Or, les versions de cette légende diffèrent selon les auteurs<sup>51</sup> : les Inuits qui veulent ramener chez eux le bloc de fer perdent soit la pierre, soit leur traîneau, soit leurs chiens, soit la vie, et la version extrême de la légende choisie par Joséphine lui permet d'insister à la fois sur l'impossibilité pour les Inuits de s'approprier les météorites — puisqu'elles se trouvent loin sur une île peu accessible — et sur le courage de Robert Peary qui sut dompter les éléments, déjouer l'enchantement maléfique et vaincre la volonté des dieux. Nulle photo de l'exploit long et compliqué consistant à déplacer une masse de 30 tonnes par voie ferrée et sur un navire, seulement la photo d'une nuit polaire étoilée, comme pour évoquer une étoile filante et l'origine céleste de la météorite<sup>52</sup>. Ce sont d'ailleurs les termes qu'emploient Robert Peary, qui désigne la météorite comme « *their heavenly guest*<sup>53</sup> » (« leur visiteur céleste »), et Josephine Peary, qui parle de « *heaven-born stone*<sup>54</sup> » (« pierre née au Ciel »). En tant que fragment de bolide extraterrestre, la météorite appartient donc à toute la planète, à l'Homme et au musée de l'homme (à New York).

## Spécimens vivants

En 1897, Josephine Peary explique le refus des Inuits de monter à bord du navire qui transportait la météorite de 30 tonnes par le mauvais sort qui menaçait cette entreprise contre-nature : « Il fut impossible de les persuader de monter à bord. Ils étaient sûrs que le navire et toute sa cargaison couleraient, comme les hommes, le traîneau et les chiens qui avaient péri lorsqu'ils emmenaient la tête de la femme de fer<sup>55</sup>. » Or on sait que les Inuits sont bien embarqués à bord du bateau, puisque six d'entre eux ont fait le chemin fatidique jusqu'aux États-Unis. Josephine Peary laisse pourtant entendre le contraire : « lorsque les Inuits lui dirent adieu, ils craignaient ne plus jamais le revoir, car ils étaient sûrs que le vaisseau et tout son équipage

somberaient au fond de l’océan. Ils avaient l’air bien tristes lorsque partait au loin le navire à vapeur<sup>56</sup>. » Elle s’attarde, en revanche, au séjour américain, entre août 1894 et août 1895, d’E-Klay-I-Shoo/Eqariusaq<sup>57</sup> (« Billy-Bah »), amie ou plutôt servante de Marie. Aucune photo prise aux États-Unis ne figure dans ses livres ; au contraire, pendant que l’autrice résume les 12 mois passés hors du Groenland<sup>58</sup>, les illustrations, portraits d’Inuits sur fond blanc, visages et plans américains, ponctuent le texte<sup>59</sup>. Petites vignettes rondes, pour la plupart, comme des médaillons représentant des êtres chéris... ou comme des personnes observées à travers une longue-vue. Qui sont ces personnes ? L’une est nommée « Ahtungahnaksoah ». C’est la mère de « Miss Bill »/Eqariusaq, et elle fait partie des six Inuits ramenés à New York par Robert Peary. Josephine Peary parle de Nook-Tal/Nuktaq et Ahtungahnaksoah/Atangana<sup>60</sup>, mais seulement en tant que parents de « Billy-Bah »/Eqariusaq ; elle ne dit pas que tous les deux, à l’heure où elle écrit, sont morts à New York, et dans des circonstances qui mettent en cause Robert Peary<sup>61</sup>. « Billy-Bah »/Eqariusaq est souvent mentionnée dans les deux livres, sans que son deuil soit évoqué. Comment le lecteur est-il supposé réagir face au portrait photographique de sa mère, Ahtungahnaksoah/Atangana<sup>62</sup> ? Les noms des victimes avaient pourtant été donnés dans la presse quatre ans avant la publication de *Snow Baby*. Il règne dans ses livres pour enfants une « innocence » qui n’est pas toutefois celle d’un enfant, car il ne s’agit pas de « ne pas savoir », mais de « ne pas voir », de ne pas voir au-delà de ce qui est dit dans le texte. La photographie apparaît comme illustration, et sa qualité de document est policée par le texte.

Les deux livres pour enfants soulignent constamment la différence entre les mœurs américaines et inuites, et conduisent Marie à reconnaître que sa vraie maison est aux États-Unis, bien qu’elle soit née et ait été élevée au Groenland (Marie l’affirmera dans la toute dernière phrase de *Snow Baby* : « Bonne nuit, ma chère maman [...] Je me suis bien amusée [...] J’ai bien aimé le grand bateau et notre petite chambre rigolote [...] mais j’aime par-dessus tout la maison de Grand-mère, comme toi aussi<sup>63</sup> ? » ). Le souci de Josephine Peary était d’empêcher sa fille de « *go native* », c’est-à-dire d’adopter les mœurs des Inuits. L’attitude du gouvernement danois allait dans le même sens<sup>64</sup>. Ces deux livres sont conformes aux centaines d’autres livres pour enfants produits entre la fin du xix<sup>e</sup> et la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle, où les enfants voyagent partout dans le monde, en famille ou avec leur école, découvrent le mode de



vie de peuples étrangers, avant de rentrer aux États-Unis, plus confiants que jamais qu'ils sont bien « américains ».

Paul Edwards est maître de conférences à l'Université Paris Cité et chercheur associé à la Maison française d'Oxford. Spécialiste de l'histoire de la photographie et de la traduction (Alfred Jarry, Marcel Duchamp), sa recherche porte actuellement sur les relations entre la photographie et le livre. Il est l'auteur de *Perle noire. Le photobook littéraire* (Presses universitaires de Rennes, 2016) et *Soleil noir. Photographie et littérature des origines au surréalisme* (Presses universitaires de Rennes, 2008). Il a dirigé les ouvrages *The Photobook World : Artists' Books and Forgotten Social Objects* (Manchester University Press, 2023) et, en collaboration avec Élodie Grossi et Paul Schor, *Disorder. Histoire sociale des mouvements punk et post-punk* (Seteun et Les Presses du Réel, 2019), et a édité l'anthologie *Je hais les photographes ! Textes clés d'une polémique de l'image 1850-1916* (Anabet, 2006; 2<sup>e</sup> édition agrandie parue aux Presses universitaires de France en mai 2024).

---

#### Notes

<sup>1</sup> Cet article se fonde en partie sur notre premier article sur Josephine Peary, « Josephine Peary : le récit colonialiste dans l'autobiographie photo-illustrée pour les enfants », *Textimage*, numéro spécial « Récits en images de soi : l'autobiographie à l'épreuve du visuel », Olivier Leplatre et Philippe Maupeu (dir.), été 2019. [http://www.revue-textimage.com/conferencier/09\\_recits\\_en\\_images\\_de\\_soi/edwards1.html](http://www.revue-textimage.com/conferencier/09_recits_en_images_de_soi/edwards1.html). Sauf indication contraire, toutes les traductions françaises sont de notre fait.

<sup>2</sup> Mus White, *From the Mundane to the Magical. Photographically Illustrated Children's Books, 1854-1945 and Beyond*, Los Angeles, Dawson's Book Shop, 1999, p. xxvi-xxviii.

<sup>3</sup> David Martens, « Qu'est-ce que le portrait de pays? Esquisse de physionomie d'un genre mineur », *Poétique*, vol. 2, n° 184, 2018, p. 247-268. <https://www.cairn.info/revue-poetique-2018-2-page-247.htm> (17 février 2024).

<sup>4</sup> David Martens, « Un art de faire découvrir le monde. Portraits de pays phototextuels pour jeunes publics », *Textimage*, automne 2022. [https://www.revue-textimage.com/conferencier/12\\_portraits\\_de\\_pays/martens1.html](https://www.revue-textimage.com/conferencier/12_portraits_de_pays/martens1.html) (15 février 2024).

<sup>5</sup> David Martens, « Un art de faire découvrir le monde. Portraits de pays phototextuels pour jeunes publics », *Textimage*, automne 2022. [https://www.revue-textimage.com/conferencier/12\\_portraits\\_de\\_pays/martens1.html](https://www.revue-textimage.com/conferencier/12_portraits_de_pays/martens1.html) (15 février 2024); et Elina Druker, « Idéologie et exotisme – Anna Riwkin et *Children of the World* », *Textimage*, automne 2022. [https://www.revue-textimage.com/conferencier/12\\_portraits\\_de\\_pays/druker1.html](https://www.revue-textimage.com/conferencier/12_portraits_de_pays/druker1.html) (15 février 2024).

---

<sup>6</sup> Voir Nadya Bair, *The Decisive Network. Magnum Photos and the Postwar Image Market*, Oakland, University of California Press, 2020, chap. 2, pour une analyse historique du rôle de la photographie dans les courants de pensée politisés d'après-guerre, en relation avec la création des Nations Unies et de l'UNESCO.

<sup>7</sup> David Martens, « Un art de faire découvrir le monde. Portraits de pays phototextuels pour jeunes publics », *Textimage*, automne 2022. [https://www.revue-textimage.com/conferencier/12\\_portraits\\_de\\_pays/martens1.html](https://www.revue-textimage.com/conferencier/12_portraits_de_pays/martens1.html) (15 février 2024), p. 6; Catherine Sablonnière, « Exploration d'horizons lointains et découverte des pays étrangers dans les bibliothèques "de instrucción y de recreo" en Espagne (1867-1930) : écriture et réception dans des collections populaires et jeune public », *Textimage*, automne 2022. [https://www.revue-textimage.com/conferencier/12\\_portraits\\_de\\_pays/sablonniere1.html](https://www.revue-textimage.com/conferencier/12_portraits_de_pays/sablonniere1.html) (17 février 2024), p. 1; Laurence Le Guen, « Abolir les frontières en littérature jeunesse : la tentative des albums photographiques des années 1950 à travers l'exemple d'*Horoldamba le petit Mongol* », *Strenæ*, n° 11, 2016. <http://journals.openedition.org/strenae/1670> (15 février 2024).

<sup>8</sup> Deux musées sont consacrés à Robert Peary (Bowdoin Peary-MacMillan Arctic Museum, Brunswick, Maine; Eagle Island State Historic Site, la maison des Peary), ainsi qu'un monument érigé au Groenland; et 9 des 10 arrière-arrière-petits-enfants, nés entre 1982 et 1992, portent « Peary » en deuxième ou troisième nom, quand bien même leur nom de famille est « Stafford » et qu'ils sont descendants de Marie.

<sup>9</sup> Les objectifs de la mission de 1891-1892 sont listés dans Robert Peary : « *Determination of the northern limit of Greenland overland. The possible discovery of the most practicable route to the Pole. The study of the Whale-Sound Eskimos. The securing of geographical and meteorological data* »; Robert Peary, *Northward*, t. 1, Londres, Methuen & Co., 1898, p. 438.

<sup>10</sup> « *Mrs. Peary distributed the household utensils to the delighted women of the village [...] together with untold wealth sent them by kind friends of the expedition in Philadelphia, in the shape of wood, knives, iron kettles, etc. – treasures priceless to the Eskimo mind. [...] To them such an ordinary thing as a piece of wood was just as unattainable as is the moon to the petulant child that cries for it. Is it to be wondered at that under these circumstances a man offered me his dogs and sledge and all his furs for a bit of board as long as himself; that another offered me his wife and two children for a shining knife; and that a woman offered me everything she had for a needle?* »; Robert Peary, *Northward*, t. 1, Londres, Methuen & Co., 1898, p. 418 et p. 483, et voir l'illustration légendée « *Mrs. Peary distributing household utensils* », p. 413.

<sup>11</sup> Martin Green, *Dreams of Adventure, Deeds of Empire*, New York, Basic Books, 1979, p. 70.

<sup>12</sup> Sean Willcock, *Victorian Visions of War and Peace: Aesthetics, Sovereignty & Violence in the British Empire, c. 1851-1900*, New Haven et Londres, Yale University Press et The Paul Mellon Centre for Studies in British Art, 2021, chap. 4.

<sup>13</sup> « *Orientalism is a style of thought based upon an ontological and epistemological distinction made between "the Orient" and (most of the time) "the Occident"* »; Edward Saïd, *Orientalism*, New York, Vintage, s. d. [1994] [1978], p. 2.

<sup>14</sup> « *A second qualification is that ideas, cultures, and histories cannot seriously be understood or studied without their force, or more precisely their configurations of power, also being studied* »; Edward Saïd, *Orientalism*, New York, Vintage, s. d. [1994] [1978], p. 5.

---

<sup>15</sup> Josephine Diebitsch Peary, *La Snow Baby*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1927.

<sup>16</sup> Du moins en 1891. Le courage et la calme délibération de Josephine Peary face au danger mortel (le 23 septembre 1891) sont attestés par son mari : Robert Peary, *Northward*, t. 1, Londres, Methuen & Co., 1898, p. 142. Elle avait raconté l'épisode de l'attaque du morse dans Josephine Diebitsch Peary, *My Arctic Journal*, Philadelphie et New York, Contemporary Publishing Co., 1893, p. 56; et son mari de même dans Robert Peary, « Mr. Peary's Return », *Journal of the American Geographical Society of New York*, vol. 24, 1892, p. 471.

<sup>17</sup> Dépliant au sujet de la conférence de Josephine Peary du 23 mai 1895. Josephine Diebitsch Peary Papers, 1861-2003, Maine Women Writers Collection, University of New England, Portland, Maine.

<sup>18</sup> Kenn Harper, *Give Me My Father's Body: The Life of Minik, the New York Eskimo*, New York, Washington Square Press, 2001 [1986], p. 9-10 et 19.

<sup>19</sup> « Alakasingwah », similigravure reproduite dans Robert Peary, *Northward*, t. 2, Londres, Methuen & Co., 1898, p. 405. Comme Robert Peary, Nicholas Senn qualifie les liens du mariage d'« élastiques » – « *The marriage ties are very elastic* »; Nicholas Senn, *In the Heart of the Arctic*, Chicago, W.B. Conkey Co., 1907, p. 196-197 et p. 216.

<sup>20</sup> On ne trouve aucune mention de l'adultère de Robert Peary dans William Herbert Hobbs, *Peary, with 27 maps, 13 half-tones, 10 records and diagrams and 36 drawings by the author after photographs by Peary and others*, New York, The Macmillan Company, 1936. Hobbs était l'ami de Robert Peary à partir de 1913, et le manuscrit a été relu par Marie Peary. Aucune mention non plus de Mene/Minik et des cinq autres Inuits emmenés à New York avec la météorite. Robert est présenté comme le « véritable ami » (« *true friend* », p. 168) des Inuits.

<sup>21</sup> Nicholas Senn n'a aucune hésitation à piller une tombe récente pour voler un crâne; Nicholas Senn, *In the Heart of the Arctic*, Chicago, W.B. Conkey Co., 1907, p. 118 et p. 210.

<sup>22</sup> « *Then, in the summer of 1897, he was to return again in the Hope, this time successfully loading the huge meteorite by a feat of engineering. Years afterward the three meteorites were to be sold by Jo Peary to the American Museum of Natural History for forty thousand dollars, leaving Peary the target of barbs cast by his critics, who were to accuse him of stealing the Eskimos' metal supply* » – « Puis, pendant l'été 1897, il allait revenir sur le *Hope*, embarquant cette fois-ci la météorite géante grâce à une prouesse technique. Des années après, les trois météorites seraient vendues par Jo Peary au musée américain d'histoire naturelle pour la somme de quarante mille dollars, ce qui ne manqua pas d'attirer sur Peary les critiques les plus acerbes, l'accusant d'avoir volé leur source de métal aux Esquimaux »; John Edward Weems, *Peary: The Explorer and the Man*, Los Angeles, Tarcher, 1988 [1967], p. 168.

<sup>23</sup> « [...] *the lower picturesque ideal is eminently a heartless one; the lover of it seems to go forth into the world in a temper as merciless as its rocks. All other men feel some regret [...]* »; John Ruskin, *Modern Painters*, t. 4, Londres, George Allen, 1888 [1856], p. 1-15, ici p. 9-10. Voir aussi Malcolm Andrews, *The Search for the Picturesque: Landscape Aesthetics and Tourism in Britain, 1760-1800*, Stanford, Stanford University Press, 1989; John Macarthur, « The Heartlessness of the Picturesque: Sympathy and Disgust in Ruskin's Aesthetics », *Assemblage*, n° 32, avril 1997, p. 126-141; et Sean Willcock, *Victorian Visions of War and Peace: Aesthetics, Sovereignty & Violence in the British Empire, c. 1851-1900*, New Haven et Londres, Yale University Press et The Paul Mellon Centre for Studies in British Art, 2021, chap. 3.

---

<sup>24</sup> Josephine Diebitsch Peary, *The Snow Baby. A True Story with True Pictures*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1901, p. 17, pour illustrer une phrase du texte de la page 11. Photographie reproduite en similigravure (9,5 x 7,2 cm) dans le texte. Photographie prise en mer, avec en arrière-fond la paroi abrupte d'une montagne. Elle montre trois kayaks avançant vers le photographe dans une composition dynamique (la ligne de la pagaie du premier kayak formant la diagonale de la photographie). Bien que légèrement flou, le visage du premier homme se distingue assez bien, mais son nom n'est pas indiqué.

<sup>25</sup> Josephine Peary et Marie Ahnighito Peary, *Children of the Arctic, by the Snow Baby and Her Mother*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1903, p. 46. Photographie reproduite en similigravure (8,5 x 8,5 cm) dans le texte, montrant en cadrage serré une famille de trois personnes sous le titre « *Eskimo Family* », alors que le texte (p. 46-47) parle d'une famille de quatre (Accom-mo-ding-wah, Ah-we-a, Ne-ah-kwa et Ach-ah-ting-wah). Elles posent sur la grève et sourient au photographe, avec le *Windward* amarré derrière elles, afin d'illustrer une famille attendant le retour de ses amis partis en bateau : mais la légende généralise la scène ici comme ailleurs.

<sup>26</sup> Josephine Peary, *The Snow Baby. A True Story with True Pictures*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1901, p. 22. Photographie reproduite en similigravure (7,1 x 7,1 cm) dans le texte, montrant en cadrage serré sur fond neutre (ciel et montagne en tons unis) une jeune femme tenant un bébé. Par la forme du visage, l'âge du bébé et le choix vestimentaire, il ne peut pas s'agir d'Ah-ni-ghi'-to, la femme inuite qui figure vraisemblablement sur l'illustration de la page suivante, et qui porte le manteau en peau de renard dont il est question dans le texte à cet endroit-là. La légende, « *They were not very clean* », n'est pas une citation exacte du texte, qui dit à plusieurs reprises que les Inuits ne se lavaient pas (p. 39 et p. 41), contrairement à Marie, qui prend un bain chaque jour (p. 19).

<sup>27</sup> « *The meaning of photographs can, of course, be guided or suggested by text, which further enmeshes them in a particular context. This is especially pertinent in the anthropological context, for it is often through text that an image is finally legitimated with the scientific and disciplinary domain. For example, it is through the juxtaposition of a specific representational mode and caption that the "types" are established or that an individual can become a generality. Generalizing captions such as "A Typical Native", "A Native Belle", "A Warrior" or even "Native using Fire-Stick" function in this way. A more sophisticated version is the scene-setting generality of the "classic" ethnographic approach: for example "Youth" [...] or "Group by ashes of cattle camp fire" [...]* »; Elizabeth Edwards (dir.), *Anthropology and Photography*, New Haven, Yale University Press, 1992, p. 11.

<sup>28</sup> Josephine Diebitsch Peary, *My Arctic Journal*, Philadelphie et New York, Contemporary Publishing Co., 1893, p. 74. Robert photographie à nouveau les Inuits le 21 janvier et le 5 avril 1892 (p. 105 et p. 122). Le 6 juillet 1892, Cook s'occupe des photographies ethnologiques et, en l'absence de son mari, Josephine l'aide (p. 164).

<sup>29</sup> Des photos sont reproduites dans Robert Peary, *Northward*, t. 1, Londres, Methuen & Co., 1898, p. 174-176, p. 482, p. 486, p. 489-497, p. 500-504; t. 2, p. 359, p. 362-363, p. 365-367.

<sup>30</sup> Robert Peary, *Northward*, t. 2, Londres, Methuen & Co., 1898, p. 361.

<sup>31</sup> « *My photographic work was confined during the darkness almost wholly to ethnological subjects. As soon as my Inuit friends began to come to us, we set about taking measurements and photographs of them. Dr. Cook, who had special charge of the ethnological researches, made anthropometrical measurements,*

---

during the winter, of seventy-five individuals, and I took a complete series of photographs of the same persons, comprising portraits, and front, side, and rear elevations in the nude, of each subject. / On one side of the stove, near the partition separating Mrs. Peary's apartment from the main room, I stationed myself to handle the camera. On the other side was Matt [Henson] manipulating the flash-light. Dr. Cook would pose the subject at the other end of the room [...]. / It was interesting to observe the modesty both of the women and the men. They could not understand at first why I desired to take their pictures in a nude condition, and I am not sure that they ever got a very clear idea of the matter. I told them that we wished to compare their bodies with those of other people in the world, and it was not long before some of them grasped the idea so far as to decide that our work was in the interest of a perfectly laudable and proper curiosity »; Robert Peary, *Northward*, t. 1, Londres, Methuen & Co., 1898, p. 173-175, et similigravure p. 174.

<sup>32</sup> « Wednesday, July 6. [...] We have taken advantage of these numerous arrivals to continue our series of ethnological photographs, and the doctor has been kept busy posing, grouping, etc. [...] Thursday, July 7. [...] To-night we finished taking the photographs and measurements of the Eskimos »; Josephine Peary, *My Arctic Journal*, Philadelphie et New York, Contemporary Publishing Co., 1893, p. 164-165.

<sup>33</sup> « [...] and when, as frequently happened, a considerable number of natives was visiting us, there was always information to be obtained from them, and more or less amusement in taking their pictures. / I continued work on the ethnological photographic record of the tribe as in the previous winters, but now that new subjects were comparatively scarce, it gave me an opportunity for an auxiliary series of pictures showing action, special positions, characteristics, etc. »; Robert Peary, *Northward*, t. 2, Londres, Methuen & Co., 1898, p. 361, et similigravure p. 174.

<sup>34</sup> Frank Spencer, « Some Notes on the Attempt to Apply Photography to Anthropometry during the Second Half of the Nineteenth Century », dans Elizabeth Edwards (dir.), *Anthropology and Photography*, New Haven, Yale University Press, 1992, p. 99-107.

<sup>35</sup> Voir Iskander Mydin, « Historical Images – Changing Audiences », dans Elizabeth Edwards (dir.), *Anthropology and Photography*, New Haven, Yale University Press, 1992, p. 249-252.

<sup>36</sup> « Have these poor ignorant people, who are absolutely isolated from the rest of humanity, really benefited by their intercourse with us, or have we only opened their eyes to their destitute condition? I hope the latter is not the case, for a happier, merrier set of people I have never seen; no thought beyond the present, and no care beyond that of getting enough to eat and to wear »; Josephine Diebitsch, *My Arctic Journal*, Philadelphie et New York, Contemporary Publishing Co., 1893, p. 207.

<sup>37</sup> Josephine Peary et Marie Ahnighito Peary, *Children of the Arctic, by the Snow Baby and Her Mother*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1903, p. 116, et description faite par Marie, p. 118. « *Listening to the Phonograph* », photographie reproduite en similigravure (15 x 11 cm) dans le texte, représentant un petit phonographe posé sur une caisse de bois à l'extérieur et six Inuits souriants, posant de face pour le photographe au lieu d'être en cercle autour de l'instrument sonore.

<sup>38</sup> « I have merely endeavoured to sketch an outline picture which shall [...] do justice to the fearless, hardy, cheerful little tribe of human children for whom I have the warmest regard »; Robert Peary, *Northward*, t. 1, Londres, Methuen & Co., 1898, p. 479. Comme les Peary, Nicholas Senn qualifie les Inuits d'enfants : « *The Eskimo is a child throughout life* » – « L'Esquimau reste un enfant toute sa vie »; Nicholas Senn, *In the Heart of the Arctics*, Chicago, W.B. Conkey Co., 1907, p. 186.

---

<sup>39</sup> « [...] *this little tribe [...] is found maintaining its existence in complete isolation and independence, under the utmost stress of savage environment. Without government; without religion; without money or any standard of value; without written language; without property, except clothing and weapons; their food nothing but meat, blood and blubber; without salt, or any substance of vegetable origin; their clothing the skins of birds and animals; almost their only two objects in life, something to eat and something with which to clothe themselves, and their sole occupation the struggle for these objects; with habits and conditions of life hardly above the animal, these people seem at first to be very near the bottom of the scale of civilisation; yet closer acquaintance shows them to be quick, intelligent, ingenious, and thoroughly human. [...] They are a community of children in their simplicity, honesty, and happy lack of all care; of animals in their surroundings, their food and habits; of iron men in their utter disregard of cold, hunger, and fatigue; of beings of high intelligence in the construction and use of the implements of the chase, and the ingenious concentration of every one of the few possibilities of the barren country which is their home, upon the two great problems of their existence – something to eat, and something to wear.* The accumulated experience of generation after generation has taught them how to make the most of every one of the few possibilities of their barren country, *in the way of affording sustenance, clothing and comfort, and safety; and, as a result, they are independent of the varying moods of their frozen habitat as are other peoples of the climatic vagaries of more genial latitudes* »; Robert Peary, *Northward*, t. 1, Londres, Methuen & Co., 1898, p. 480-483 (je souligne).

<sup>40</sup> Voir les illustrations « *The Women Kissed her Hands* », « *Made believe he was a White Boy* » et « *Ab-ni-ghi'-to and One of her Brown Fur-clad Friends* », photos non attribuées (similigravures), reproduites dans Josephine Diebitsch Peary, *The Snow Baby. A True Story with True Pictures*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1901, p. 28, p. 30 et p. 67.

<sup>41</sup> Josephine Diebitsch Peary, *The Snow Baby. A True Story with True Pictures*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1901, p. 16.

<sup>42</sup> Voir les illustrations « *Eskimo Toys Carved from the Teeth of the Walrus* » et « *Ivory Necklace, carved from Walrus Tusks and Narwhal Horns* », photos non attribuées (similigravures), reproduites dans Josephine Diebitsch Peary et Marie Ahnighito Peary, *Children of the Arctic, by the Snow Baby and Her Mother*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1903, p. 69 et p. 31 respectivement (la première pleine page, 14 x 17,8 cm, la deuxième, 10,2 x 12,4 cm). On peut voir une poupée inuite dans la main de Marie dans Josephine Diebitsch Peary, *The Snow Baby. A True Story with True Pictures*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1901, p. 54.

<sup>43</sup> « *The skulls and other anthropological material which we were fortunate enough to obtain have proved a most useful addition to the fine collection now in the Academy's museum. [...] Every separate object, whether an Eskimo child's toy or a meteoric mass, has its value in the eyes of the true scientist, who knows where each belongs in the great economy of nature* »; Robert Keely et G. G. Davis, *In Arctic Seas*, Philadelphie, Thompson, 1893, p. 214.

<sup>44</sup> « [...] *Ab-Ni-Ghi'-To's father thought he would like to take them back to America, where everyone might see them [...]* »; Josephine Diebitsch Peary, *The Snow Baby. A True Story with True Pictures*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1901, p. 46.

<sup>45</sup> Voir Robert Peary, *Northward*, t. 2, Londres, Methuen & Co., 1898, p. 127-128, p. 146 et p. 614.

<sup>46</sup> Robert Peary pensait monter au musée « *a life-size grouping representing the ancient method of utilizing them* » – « un groupe de grandeur nature montrant la manière ancestrale de s'en servir »; Robert Peary, *Northward*, t. 2, Londres, Methuen & Co., 1898, p. 614-616.

---

<sup>47</sup> Par exemple : « *For several generations [...] no use has been made of the iron of these meteorites by the natives [...]* » – « Cela fait plusieurs générations [...] que les indigènes ne se servent plus de ces météorites et de leur fer [...] »; Robert Peary, *Northward*, t. 2, Londres, Methuen & Co., 1898, p. 561, p. 612, et photo p. 613; et Robert Peary, *Secrets of Polar Travel, Illustrated with Photographs*, New York, The Century Co., 1917, p. 185.

<sup>48</sup> « [...] *my Eskimo allies [...] assisted in every possible way, and never interposed the slightest objection to my removal of their heavenly guest [...]* » – « [...] mes alliés inuits [...] m'ont aidé par tous les moyens, et n'ont jamais soulevé la moindre objection à ce que j'enlève leur visiteur céleste [...] »; Robert Peary, *Northward*, t. 2, Londres, Methuen & Co., 1898, p. 574.

<sup>49</sup> « *The Great Brown Woman* », photographie reproduite en similigravure (9,9 x 8,4 cm) dans le texte, dans Josephine Diebitsch Peary, *The Snow Baby. A True Story with True Pictures*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1901, p. 45, par exemple. On voit une très grosse pierre sombre à moitié enterrée, partiellement déblayée, entourée de grosses pierres, une hache posée à la verticale contre un de ses flancs. L'illustration est insérée au milieu de la phrase qui dit que la pierre est « tombée du ciel ».

<sup>50</sup> « *The force and weight of the sledge must have carried it under the unbroken ice, for neither men nor dogs were seen again* »; Josephine Diebitsch Peary, *The Snow Baby. A True Story with True Pictures*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1901, p. 66.

<sup>51</sup> Dans la version de Robert Peary, ce sont les chiens qui meurent (Robert Peary, *Northward*, t. 2, Londres, Methuen & Co., 1898, p. 561). Marie Peary a retenu la version la plus favorable à son père (Marie Ahnighito Peary, *The Snowbaby's Own Story, With Ten Reproductions from Photographs and a Map, With a Glossary*, New York, Frederick A. Stokes Co., 4<sup>e</sup> impression, 1935 [1934], p. 28-29).

<sup>52</sup> Voir l'illustration « *Winter in the Snowland* », photo non attribuée (similigravure), reproduite dans Josephine Diebitsch Peary, *The Snow Baby. A True Story with True Pictures*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1901, p. 71.

<sup>53</sup> Robert Peary, *Northward*, t. 2, Londres, Methuen & Co., 1898, p. 574.

<sup>54</sup> Josephine Diebitsch Peary, *The Snow Baby. A True Story with True Pictures*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1901, p. 47, p. 60 et p. 62.

<sup>55</sup> « [...] *they could not be persuaded to come on board ship. They felt very sure the vessel would sink and all be lost, as were the men, sledge, and dogs that were taking away the iron woman's head* »; Josephine Diebitsch Peary, *The Snow Baby. A True Story with True Pictures*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1901, p. 70.

<sup>56</sup> « [...] *when they [les Inuits] bade him [Robert Peary] good-bye, [...] they feared they would never see him again, for they were sure the ship, with all on board, would go to the bottom of the sea. They seemed very sad when the vessel steamed away* »; Josephine Diebitsch Peary, *The Snow Baby. A True Story with True Pictures*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1901, p. 74.

<sup>57</sup> Pour les noms propres, je donne en premier l'orthographe employée par les Peary, suivie de l'orthographe officielle groenlandaise indiquée par Kenn Harper, dans *Give Me My*

---

*Father's Body: The Life of Minik, the New York Eskimo*, New York, Washington Square Press, 2001 [1986].

<sup>58</sup> Josephine Diebitsch Peary, *The Snow Baby. A True Story with True Pictures*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1901, p. 37-44.

<sup>59</sup> Photos non attribuées (similigravures de 4 à 7 cm de diamètre, pour ce qui est des six images rondes), reproduites dans Josephine Diebitsch Peary, *The Snow Baby. A True Story with True Pictures*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1901, p. 38-43.

<sup>60</sup> Josephine Diebitsch Peary, *The Snow Baby. A True Story with True Pictures*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1901, p. 31 et p. 38.

<sup>61</sup> Plus de 30 ans après les faits, Marie Peary rapporte que son père était hostile aux séjours américains des Inuits à cause des maladies qu'ils y contractaient, or elle ne dit pas comment il est arrivé à cette conclusion (Marie Ahnighito Peary, *The Snowbaby's Own Story, With Ten Reproductions from Photographs and a Map, With a Glossary*, New York, Frederick A. Stokes Co., 4<sup>e</sup> impression, 1935 [1934], p. 211).

<sup>62</sup> Josephine Diebitsch Peary, *The Snow Baby. A True Story with True Pictures*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1901, p. 38. Photographie reproduite en similigravure (6,5 x 9 cm, dans le texte), légendée « *Ahtungabnaksoah* », montrant une femme d'âge mûr de trois quarts, assise en extérieur devant le mur en bois d'une maison, la bouche ouverte comme en conversation avec une personne hors cadre qui ne serait pas le photographe.

<sup>63</sup> « *“Good night, mother dear [...] I have had a very nice time [...] I liked the big ship and our funny little room [...] but I like Grossma's house the very best of all, don't you”* ». Josephine Diebitsch Peary, *The Snow Baby. A True Story with True Pictures*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1901, p. 84.

<sup>64</sup> « [...] *if a child is born to any of the Danish residents in Greenland, they do not dare allow it to grow to maturity in the country of its birth, but soon transport it to a more civilized community. [...] one of the Danish officials [...] stated that the children who were born of Danish parents and reared in Greenland invariably acquired the mode of life and habits of the natives. Their nurses and playmates are necessarily Eskimos, and, even when sent to Denmark at quite an early age to be raised and educated, it is difficult to eradicate the traits acquired from their Eskimo associates* »; « [...] les résidents danois, sans exception, n'osent pas laisser leur nouveau-né grandir au pays de sa naissance, mais le transportent aussitôt vers une communauté plus civilisée. [...] un des fonctionnaires danois [...] déclara que les enfants de parents danois qui étaient élevés au Groenland acquéraient inévitablement la manière de vivre et les habitudes des indigènes. Leurs nurses et leurs compagnons de jeux sont nécessairement des Esquimaux, et, même lorsqu'ils sont envoyés au Danemark assez jeunes pour y être élevés et éduqués, il est difficile d'éradiquer les traits acquis de leur contact avec les Esquimaux ». Robert Keely et G.G. Davis, *In Arctic Seas*, Philadelphie, Thompson, 1893, p. 66-67.



---

## Bibliographie

### Sources

Angelo Heilprin, *The Arctic Problem and Narrative of the Peary Relief Expedition of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*, Philadelphie, Contemporary Publishing Co., 1893.

Matthew A. Henson, *A Negro Explorer at the North Pole*, by Matthew A. Henson, with a foreword by Robert E. Peary and an introduction by Booker T. Washington, with illustrations from photographs, New York, Frederick A. Stokes Co., 1912.

William Herbert Hobbs, *Peary, with 27 maps, 13 halftones, 10 records and diagrams and 36 drawings by the author after photographs by Peary and others*, New York, The Macmillan Company, 1936.

Robert Keely et G. G. Davis, *In Arctic Seas. The Voyage of the « Kite » with the Peary Expedition, together with a transcript of the Log of the « Kite »* by Robert N. Keely, Jr., M. D., Surgeon to the Expedition sent by the Academy of Natural Sciences to accompany Lieutenant Peary; Member of the Geographical Club of Philadelphia, etc., and G.G. Davis, A. M., M. D., M. R. C. S., Member of the Archaeological Associations of the University of Pennsylvania, etc. Illustrated by Maps, Portraits and Photographic Views, Philadelphie, The Thompson Publishing Co., 1893.

Josephine Diebitsch Peary, *My Arctic Journal. A Year among Ice-fields and Eskimos*, by Josephine Diebitsch-Peary, with an account of the great white journey across Greenland by Robert E. Peary, Philadelphie et New York, Contemporary Publishing Co., 1893.

Josephine Diebitsch Peary, « Among the Arctic Highlanders. With photographs furnished by Mrs. Peary », *The Home Journal. A Monthly Journal for Ladies*, vol. 15, n° 2, février 1896, p. 1. Josephine Diebitsch Peary Papers, 1861-2003, Maine Women Writers Collection, University of New England, Portland, Maine.

Josephine Diebitsch Peary, « Ahnighito », *St. Nicholas*, mars 1901, p. 409-421. Josephine Diebitsch Peary Papers, 1861-2003, Maine Women Writers Collection, University of New England, Portland, Maine.

Josephine Diebitsch Peary, *The Snow Baby. A True Story with True Pictures*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1901. [76 illustrations photographiques (similigravures).]

Josephine Diebitsch Peary et Marie Ahnighito Peary, *Children of the Arctic, by the Snow Baby and Her Mother*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1903. [84 illustrations photographiques (similigravures).]

Josephine Diebitsch Peary et Marie Ahnighito Peary, « Children of the Arctic. By Josephine D. Peary and Marie Ah-ni-ghi?-to Peary », *Holiday Magazine*, vol. 1, n° 3, octobre 1903, p. 67-72. [Six illustrations photographiques (similigravures).]

---

---

Josephine Diebitsch Peary Papers, 1861-2003, Maine Women Writers Collection, University of New England, Portland, Maine.

Marie Ahnighito Peary, *The Snowbaby's Own Story, With Ten Reproductions from Photographs and a Map, With a Glossary*, New York, Frederick A. Stokes Co., 1934.

Robert Peary, « Mr. Peary's Return », *Journal of the American Geographical Society of New York*, vol. 24, 1892.

Robert Peary, *Northward over the « Great Ice ». A Narrative of Life and Work along the Shores and upon the Interior Ice-Cap of Northern Greenland in the Years 1886 and 1891-1897. With a description of the little tribe of Smith-Sound Eskimos, the most northerly human beings in the world, and an account of the discovery and bringing home of the « Saviksue », or Great Cape-York meteorites, by Robert E. Peary. With maps, diagrams, and about eight hundred illustrations*, 2 t., Londres, Methuen & Co., 1898.

Robert Peary, *Secrets of Polar Travel, Illustrated with Photographs*, New York, The Century Co., 1917.

Richard Pike, « *The Log of the "Kite"* », dans Robert Keely et G. G. Davis, *In Arctic Seas*, Philadelphie, Thompson, 1893, p. 225-265.

Nicholas Senn, *In the Heart of the Arctics*, Chicago, W. B. Conkey Co., 1907.

Ouvrages et articles

Malcolm Andrews, *The Search for the Picturesque: Landscape Aesthetics and Tourism in Britain, 1760-1800*, Stanford, Stanford University Press, 1989.

Nadya Bair, *The Decisive Network: Magnum Photos and the Postwar Image Market*, Oakland, University of California Press, 2020.

Elina Druker, « Idéologie et exotisme – Anna Riwkin et *Children of the World* », *Textimage*, automne 2022. [https://www.revue-textimage.com/conferencier/12\\_porraits\\_de\\_pays/druker1.html](https://www.revue-textimage.com/conferencier/12_porraits_de_pays/druker1.html).

Elizabeth Edwards (dir.), *Anthropology and Photography*, New Haven, Yale University Press, 1992.

Martin Green, *Dreams of Adventure, Deeds of Empire*, New York, Basic Books, 1979.

Kenn Harper, *Give Me My Father's Body: The Life of Minik, the New York Eskimo*, New York, Washington Square Press, 2001 [1986].

Katherine Kirkpatrick, *The Snow Baby. The Arctic Childhood of Admiral Robert E. Peary's Daring Daughter*, New York, Holiday House, 2007.

---

Laurence Le Guen, « Abolir les frontières en littérature jeunesse : la tentative des albums photographiques des années 1950 à travers l'exemple d'*Horoldamba le petit Mongol* », *Strenæ*, n° 11, 2016. <http://journals.openedition.org/strenae/1670>.

Laurence Le Guen, *Cent cinquante ans de photolittérature pour les enfants*, Nantes, Éditions MeMo, 2022.

John Macarthur, « The Heartlessness of the Picturesque: Sympathy and Disgust in Ruskin's Aesthetics », *Assemblage*, n° 32, avril 1997, p. 126-141.

David Martens, « Qu'est-ce que le portrait de pays? Esquisse de physiognomie d'un genre mineur », *Poétique*, n° 184, 2018, p. 247-268. <https://www.cairn.info/revue-poetique-2018-2-page-247.htm>.

David Martens, « Un art de faire découvrir le monde. Portraits de pays phototextuels pour jeunes publics », *Textimage*, automne 2022. [https://www.revue-textimage.com/conferencier/12\\_portraits\\_de\\_pays/martens1.html](https://www.revue-textimage.com/conferencier/12_portraits_de_pays/martens1.html).

Iskander Mydin, « Historical Images – Changing Audiences », dans Elizabeth Edwards (dir.), *Anthropology and Photography*, New Haven, Yale University Press, 1992, p. 249-252.

Michael F. Robinson, *The Coldest Crucible. Arctic Exploration and American Culture*, Chicago et Londres, University of Chicago Press, 2006.

John Ruskin, *Modern Painters*, Londres, George Allen, 1888 [1856].

Catherine Sablonnière, « Exploration d'horizons lointains et découverte des pays étrangers dans les bibliothèques “*de instrucción y de recreo*” en Espagne (1867-1930) : écriture et réception dans des collections populaires et jeune public », *Textimage*, automne 2022. [https://www.revue-textimage.com/conferencier/12\\_portraits\\_de\\_pays/sablonniere1.html](https://www.revue-textimage.com/conferencier/12_portraits_de_pays/sablonniere1.html).

Edward Saïd, *Orientalism*, New York, Vintage, s. d. [1994] [1978].

Frank Spencer, « Some Notes on the Attempt to Apply Photography to Anthropometry during the Second Half of the Nineteenth Century », dans Elizabeth Edwards (dir.), *Anthropology and Photography*, New Haven, Yale University Press, 1992, p. 99-107.

John Edward Weems, *Peary: The Explorer and the Man, Based on His Personal Papers*, Los Angeles, Jeremy P. Tarcher Inc., 1967.

Mus White, *From the Mundane to the Magical. Photographically Illustrated Children's Books, 1854-1945 and Beyond*, Los Angeles, Dawson's Book Shop, 1999.

Sean Willcock, *Victorian Visions of War and Peace: Aesthetics, Sovereignty & Violence in*

---

---

*the British Empire, c. 1851-1900*, New Haven et London, Yale University Press et The Paul Mellon Centre for Studies in British Art, 2021.